

Julian Barnes

LA SEULE HISTOIRE

ROMAN

*Traduit de l'anglais
par Jean-Pierre Aoustin*



MERCVRE DE FRANCE

BIBLIOTHÈQUE ÉTRANGÈRE
Collection dirigée
par Marie-Pierre Bay

Titre original :

THE ONLY STORY

© *Julian Barnes, 2018.*

© *Mercure de France, 2018, pour la traduction française.*

À Hermione

Roman : une petite histoire, généralement
d'amour.

SAMUEL JOHNSON
Un dictionnaire de langue anglaise (1755)

Préféreriez-vous aimer davantage, et souffrir davantage ; ou aimer moins, et moins souffrir ? C'est, je pense, finalement, la seule vraie question.

Vous pouvez faire remarquer – à juste titre – que ce n'est pas une vraie question. Parce que nous n'avons pas le choix. Si nous avons le choix, la question pourrait se poser. Mais nous ne l'avons pas, donc elle ne se pose pas. Qui peut contrôler la force de son amour ? Si vous pouvez la contrôler, ce n'est pas de l'amour. Je ne sais pas comment vous appelez cela, mais ce n'est pas de l'amour.

La plupart d'entre nous n'ont qu'une histoire à raconter. Je ne veux pas dire qu'une seule chose nous arrive dans notre vie : il y a d'innombrables événements, dont nous faisons d'innombrables histoires. Mais il n'y en a qu'une qui compte, qui vaille finalement d'être racontée. Ceci est la mienne.

Mais voici le premier problème. Si c'est votre seule histoire, c'est celle que vous avez racontée le plus souvent, même si – comme c'est le cas ici – c'était surtout à vous-même. La

question alors est : toutes ces narrations de votre propre histoire vous rapprochent-elles de la vérité de ce qui s'est passé, ou vous en éloignent-elles ? Je n'en sais trop rien. Un test pourrait être la question de savoir si, les années passant, on en ressort sous un meilleur jour, ou l'inverse. En ressortir sous un plus mauvais jour pourrait indiquer qu'on est plus véridique. D'un autre côté, il y a le risque de se montrer rétrospectivement antihéroïque ; feindre de s'être plus mal comporté qu'on ne l'a fait en réalité peut être une forme d'éloge de soi. Alors il me faudra être prudent. Mais bon, j'ai appris à être prudent au fil du temps. Aussi prudent maintenant que j'étais alors imprudent. Ou veux-je dire insouciant ? Un mot peut-il avoir deux contraires ?

L'époque, le lieu, le milieu social ? Je ne suis pas sûr qu'ils soient si importants que ça dans les histoires où il est question d'amour. Peut-être autrefois, dans les classiques, où il y avait des luttes entre amour et devoir, amour et religion, amour et famille, amour et État. Ceci n'est pas une de ces histoires. Mais enfin, si vous insistez. L'époque : il y a plus de cinquante ans. Le lieu : à une vingtaine de kilomètres au sud de Londres. Le milieu social : celui de la grande banlieue résidentielle alors appelée « zone des agents de change » – non que j'y aie jamais rencontré le moindre agent de change pendant toutes ces années. Maisons individuelles, certaines à colombages, ou à revêtement de tuiles. Haies de troène, de laurier et de hêtre. Rues aux bords encore vierges de lignes jaunes signalant les lieux de stationnement réservés aux résidents ; c'était une époque où l'on pouvait aller jusqu'en ville et se garer presque n'importe où. Notre secteur particulier de zone suburbaine avait pour nom charmant « le Village », et avait bien pu être encore considéré comme tel quelques décennies plus tôt. Il contenait à présent une gare où des hommes en costume prenaient le train pour Londres du lundi au vendredi,

et certains, pour une demi-journée supplémentaire, le samedi. Il y avait un arrêt des bus Green Line ; un passage pour piétons avec globes orange clignotants ; un bureau de poste ; une église à laquelle on avait donné le nom peu original de St Michael ; un pub, un magasin d'articles divers, un pharmacien, un coiffeur ; une station-service qui se chargeait aussi des réparations simples. Le matin, vous entendiez le bruit plaintif des voitures de laitier électriques – *Express* ou *United Dairies* ; le soir, et les week-ends (mais jamais un dimanche matin), le *teuf-teuf* des tondeuses à moteur.

De médiocres et bruyantes parties de cricket étaient disputées sur la place gazonnée du Village ; il y avait aussi un terrain de golf et un club de tennis. Le sol était assez sablonneux pour plaire aux jardiniers ; l'argile londonienne n'allait pas jusque-là. Depuis peu, une épicerie fine était ouverte, que d'aucuns jugeaient subversive parce qu'elle proposait des denrées européennes : fromages fumés, saucissons noueux pendant comme des bites d'ânes dans leurs filets. Mais les plus jeunes épouses du Village commençaient à cuisiner d'une façon plus aventureuse, et leurs maris, dans l'ensemble, approuvaient. Des deux chaînes de télévision disponibles, BBC et ITV, la première était la plus regardée ; et l'alcool n'était généralement consommé que pendant le week-end. Le pharmacien vendait des emplâtres pour verrues plantaires et du shampoing en poudre dans des flacons ventrus, mais pas de contraceptifs ; le magasin général avait le soporifique *Advertiser & Gazette* local, mais pas même la plus *soft* revue sexy. Pour ce genre d'articles, vous deviez aller à Londres. Rien ne tout cela ne m'a tracassé pendant la plus grande partie du temps que j'ai passé là-bas.

Bon, voilà accomplis mes devoirs d'agent immobilier (il y en avait un vrai à quinze kilomètres de là). Et autre chose : ne me

demandez rien sur le temps qu'il a pu faire. Je ne me souviens guère du temps qu'il a fait au cours de ma vie. Certes, je peux me rappeler comme un soleil brûlant donnait plus envie de sexe ; comme une neige soudaine enchantait, et comme des jours froids et humides déclenchaient ces premiers symptômes de ce qui risquait de mener plus tard à la nécessité d'une double prothèse de hanche. Mais rien d'important dans ma vie n'est jamais arrivé en raison du temps qu'il faisait. Alors, si vous voulez bien, il n'en sera pas question dans mon histoire. Mais vous êtes libre de déduire, quand vous me voyez jouer au tennis sur gazon, qu'il ne pleuvait ni ne neigeait à ce moment-là.

Le club de tennis : qui eût cru que cela pourrait commencer là ? Adolescent, je considérais cet endroit comme une simple annexe du mouvement des Jeunes Conservateurs. Je possédais une raquette et j'avais joué un peu, de même que je pouvais lancer efficacement quelques séries de balles au cricket, et me révéler être un gardien de but d'un tempérament solide quoique parfois téméraire. J'avais l'esprit de compétition sportive, sans être excessivement compétent.

À la fin de ma première année d'université, j'étais à la maison pour trois mois, plein d'un ennui visible et sans remords. Ceux du même âge aujourd'hui auront du mal à imaginer ce que les communications avaient alors de laborieux. La plupart de mes amis étaient loin de là, et l'usage du téléphone – en vertu de quelque volonté parentale inexprimée mais claire – n'était pas encouragé. Une lettre, et puis une lettre en réponse : tout était bien lent, et on se sentait bien seul.

Ma mère, espérant peut-être que j'y rencontrerais une aimable Christine blonde, ou une sémillante Virginia aux boucles brunes – dans l'un ou l'autre cas, une fille aux tendances conservatrices fiables, quoique pas trop prononcées –, m'a dit un jour que

J'aimerais peut-être m'inscrire au club de tennis. Elle m'avancerait même le montant de l'inscription si je voulais. J'ai ri *in petto* de la motivation : s'il y avait une chose que je n'allais *pas* faire de mon existence, c'était bien ça – me retrouver dans une semblable banlieue avec une épouse joueuse de tennis et 2,4 enfants et regarder ceux-ci dénicher à leur tour leur futur conjoint au club, et ainsi de suite, le long de quelque galerie des glaces se renvoyant les mêmes images et dans un avenir interminable orné de troène et de laurier. Quand j'ai accepté la proposition de ma mère, ça n'a été que dans un esprit de satire.

J'y suis donc allé, et j'ai été invité à « montrer mon jeu ». C'était un test au moyen duquel non seulement ma manière de jouer, mais mon attitude générale et ma conformité sociale seraient discrètement examinées, avec une bienséance typiquement anglaise. Si je ne laissais pas voir certains côtés négatifs, des côtés positifs seraient présumés : c'était ainsi que cela fonctionnait. Ma mère avait veillé à ce que ma tenue blanche fût bien propre et repassée, avec des plis au short nettement marqués et parallèles. Je me suis rappelé à moi-même de ne pas jurer, roter ou péter sur le court. Mon jeu était plein d'effets de poignet et d'optimisme, et quelque chose d'appris en grande partie par mes propres moyens ; je jouais comme ils devaient s'attendre à me voir jouer, laissant de côté mes coups tordus préférés, et ne visant jamais directement le corps d'un adversaire. Service, filet, volée, autre volée, amorti, lob – tout en étant prompt à montrer une appréciation de l'adversaire (« Bravo ! ») et un souci *ad hoc* du partenaire (« Ma faute ! »). J'étais modeste après un coup réussi, discrètement satisfait d'avoir remporté un jeu, ou bien, hochant la tête, dûment attristé si un set était finalement perdu. Je pouvais feindre tout cela, et je fus donc accepté pour l'été, joignant les rangs des Hugo et des Caroline inscrits à l'année.